

Eric Méchoulan. *La culture de la mémoire, ou comment se débarrasser du passé ?* Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2008. 261 p.

Jean-François Hamel

Volume 10, numéro 1, automne 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1023167ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1023167ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (imprimé)

1927-9299 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hamel, J.-F. (2009). Compte rendu de [Eric Méchoulan. *La culture de la mémoire, ou comment se débarrasser du passé ?* Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2008. 261 p.] *Mens*, 10(1), 168–171. <https://doi.org/10.7202/1023167ar>

(p. 71). Cette conscience aigüe des limites, ce sens du tragique, au lieu de nous rendre pessimiste ou de nous faire sombrer dans le nihilisme, rendent généralement plus sage. Grâce à l'histoire, nous savons que les « idées » qui permettent de juger, de percevoir et d'interpréter le monde qui nous entoure, qui donnent sens aux actions que nous entreprenons, cheminent très lentement. Cette conscience historique nous rend aussi plus libres, car elle nous enseigne à nous méfier de celles et de ceux qui, en politique, nous promettent parfois mer et monde.

— *Éric Bédard*
Télé-Université
Université du Québec à Montréal

Éric Méchoulan. *La culture de la mémoire, ou comment se débarrasser du passé?* Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2008. 261 p.

Depuis un quart de siècle, les devoirs de mémoire issus des expériences génocidaires voisinent, comme si le passé devenait l'étalon de toute valeur, la marchandisation du patrimoine. Les sciences humaines n'échappent pas à ce tropisme du passé qui paraît voué à faire époque. Elles rivalisent d'inventivité pour décrire les voies retorses de la mémoire collective, les usages stratégiques d'un passé instrumentalisé et l'invention politique des traditions nationales. L'histoire culturelle, plus fortement sans doute que tout autre paradigme, définit à ce titre l'agenda de la recherche contemporaine, en intimant chacun de traquer, quel que soit son champ d'activité, la gestation et la circulation des représentations du passé dans l'espace du présent. Or, comme nous le rappelle Éric Méchoulan, « l'histoire culturelle doit commencer par l'histoire même de la notion de culture ». Cet avertissement arrive à point nommé. Certes, il ne s'agit pas de la première tentative pour rendre raison de l'impérialisme de la mémoire

dans le monde contemporain, mais les précisions conceptuelles qu'apporte cet ouvrage s'avèrent décisives à plusieurs égards.

Se ressaisissant de certaines intuitions qui tramaient son essai *Le livre avalé. La littérature entre mémoire et culture* (2004), Éric Méchoulan réunit ici neuf articles, dont la majorité a paru au cours de la dernière décennie dans des revues ou des ouvrages collectifs. Plus qu'un simple recueil d'interventions éparées, ce petit livre aux grandes ambitions entreprend de distinguer deux types de sociétés : l'une qui se soutient de la mémoire collective et qui définit la légitimité de ses champs d'activité en les inscrivant continûment dans le creuset de la tradition ; l'autre qui se constitue selon un vecteur historique d'autonomie et dont les valeurs fondatrices sont l'innovation et l'originalité. Certes, pareille typologie rappelle le partage ancien entre *communauté* et *société*, que l'on trouvait déjà à la fin du XIX^e siècle chez le sociologue Ferdinand Tönnies, mais elle a la vertu de nous rappeler que ce que nous appelons aujourd'hui la mémoire n'a que peu à voir avec les formes de présentification du passé propres aux sociétés d'Ancien Régime : « Là où la culture s'impose aux dépens de la tradition, il existe, dès lors, une "culture de la mémoire", qui consiste à en élaborer les modes de figuration et les nouveaux dispositifs de mise en sens. Lorsque la communauté ne préexiste plus aux membres qui la forment, ce sont les individus qui ont, désormais, pour charge de l'inventer et de la fonder (en raison ou en utopie) avec les mutations qui touchent le rapport à la mémoire. »

À partir de ce couple conceptuel (mémoire/culture), dont chaque terme fonctionne comme un idéal type, cet ouvrage élabore, au fil d'analyses qui ne sont qu'à première vue disjointes, une réflexion fouillée sur les médiations mémorielles du temps historique. La poésie de Gérard de Nerval est l'occasion de déployer les paradoxes modernes de l'héritage; Nietzsche, Bergson et Freud permettent d'éclairer l'entrelacement de l'événement et de la mémoire en régime de culture; la lecture que Walter Benjamin propose de Victor Hugo donne à penser, parallèlement à la « mémoire du présent » défendue par Baudelaire, une « attente du passé » propre à la modernité; le Parthénon

édifié à Nashville, Tennessee, souligne quant à lui le battement entre actualité et mémoire par lequel s'inventent les traditions; les œuvres de Georges Perec et Janett Cardiff illustrent les effets d'immédiateté et d'oubli dont dépendent les médiations du souvenir; l'œuvre du poéticien Paul Zumthor suggère une ontologie de la mémoire qui ne refuserait pas les virtualités de la tradition; la prégnance du thème de la blessure chez Fernand Dumont révèle les deux visages d'une « mémoire cultivée », à la fois comme dette et comme projet; la pratique du détournement chez Guy Debord circonscrit une manière de résistance au spectacle du passé sous la forme d'une politique de la citation; enfin, les palimpsestes narratifs d'un Jacques Ferron mettent en place un art de l'anachronisme, qui serait intelligence pratique du passé plutôt que simple mise à plat de la complexité temporelle du réel.

Si chacune de ces analyses vaut pour elle-même et jette une lumière érudite sur ses objets, la réflexion est orientée dès le départ vers des considérations éthiques et politiques qui lui donnent son unité véritable. En témoigne exemplairement la conclusion qui cherche à frayer une voie médiane entre « la passivité (ou l'infidélité active) de la réception mémorielle et l'activisme (ou l'innovation archivée) de la production culturelle ». Contre « l'idéologie des restes » qui nous accable et le « tourisme des souvenirs » auquel notre présent se complait, Éric Méchoulan en appelle à la création de styles de pensée, de formes de vie et de pratiques savantes où seraient engagées non seulement la *transmission de la vérité*, mais aussi la *vérité de la transmission*. L'efficace de la mémoire, qui offre la chance d'échapper à l'oubli de l'agir auquel souvent contraignent les usages apologétiques du passé, nous invite plus précisément à user de ce que les historiens considèrent comme un péché: l'anachronisme. Pour produire cet heureux déphasage temporel, il s'agirait pour l'histoire culturelle de reconnaître les lignes de temps divergentes que suivent des pratiques et des représentations pourtant contemporaines; pour la pensée politique, de revendiquer un art du contretemps qui démasquerait tout autant les fausses continuités que les semblants de rupture; pour la vie juste, enfin, autrement dit l'éthique, de renouer avec le sens du

kairos par lequel le présent se gonfle d'une attente passée pour réinscrire la constitution de soi dans le jeu des altérités du temps historique.

Reste le sous-titre de l'ouvrage, qui risque d'induire en erreur certains lecteurs. Car l'essai d'Éric Méchoulan n'a rien d'une défense de l'oubli ou d'une condamnation du poids que le passé exerce sur les vivants. Si la culture de la modernité a cru s'affranchir du passé, la résurgence des interrogations identitaires et des débats sur le sens du passé montre bien que ce dont on avait pensé se débarrasser est, du fait même de sa mise à l'écart, toujours en instance de retour. Mais rien ne revient aujourd'hui comme autrefois, il n'y a de répétition historique que de ce qui diffère. Justement, les exercices de lecture qui constituent cet essai mettent en place un dispositif conceptuel, dont la teneur philosophique est substantielle, qui permet de mieux comprendre les modalités d'action de la mémoire là où la culture s'y est apparemment substituée, c'est-à-dire là où l'on prétend se dégager de l'emprise du passé. Récusant tout à la fois l'hypermnésie qui nous est propre et l'actualité foisonnante du quotidien médiatique, Éric Méchoulan en appelle à « une autre manière de penser et de vivre la temporalité » qui s'articule aux différences tapies au cœur du devenir des sujets et des communautés. Ce n'est selon lui qu'en s'appuyant sur le passé que la différence du présent à lui-même se donnerait à voir; et c'est cette différence de soi à soi qui ouvrirait la possibilité à la fois éthique et politique d'une saisie du présent portée par les virtualités de la mémoire. En clair, il ne s'agit pas, contrairement à ce que laisse entendre le sous-titre, de se débarrasser du passé, mais bien de débusquer, dans le débarras des souvenirs, de quoi extraire le présent de son aveuglement consensuel et de se réapproprier à travers lui une puissance de penser et d'agir. C'est à cette condition que l'historiographie peut, comme le souhaitait Nietzsche, préserver son acuité critique.

— *Jean-François Hamel*
Département d'études littéraires
Université du Québec à Montréal